



The boxer

de Jim Sheridan

Fiche technique

USA/Irlande - 1998 - 1h53

Couleur

Réalisateur :

Jim Sheridan

Scénario :

Jim Sheridan

Terry George

Image :

Chris Menges

Montage :

Gerry Hambling

Musique :

Gavin Friday

Maurice Seezer

Interprètes :

Daniel Day-Lewis

(Danny Flynn)

Emily Watson

(Maggie Flynn)

Brian Cox

(Joe Hamill)

Ken Stott

(Ike Weir)

Gerard McSorley

(Harry)



Daniel Day-Lewis (Danny Flynn)

Résumé

Danny Flynn sort de prison. Quatorze ans derrière les barreaux, pour cause d'attentat dont, en fait, il n'était pas coupable. Mais il s'est tu, pour n'accuser aucun de ses compagnons de l'IRA. Aujourd'hui, il ne veut plus rien savoir d'eux. Mais il va tenter, avec l'obstination du désespoir, de retrouver statut social et honneur grâce à ce qui était jadis sa vie : la boxe. A défaut de regagner Maggie, sa petite amie d'alors, aujourd'hui mariée... à un prisonnier. Car, dans les rangs de l'IRA, les prisonniers sont sacrés, et leurs femmes leur doivent éternelle fidélité...

Critique

Emblème traditionnel de l'île verte, le seamróg, ou trèfle, signe de la Trinité indivisible, saurait-il fournir au nouveau film de Jim Sheridan un «logo» approprié ? Avec **The boxer**, un trio s'esquisse. Pour la troisième fois, sous un ciel irlandais, le cinéaste tourne avec Daniel Day-Lewis dans le rôle d'un insoumis, issu de souche populaire. À l'instar des trois films précédents, **My left foot**, **The field** et **Au nom du père**, le drame personnel s'inscrit, grâce à un scénario puissamment construit par Sheridan lui-même, dans le riche legs de l'histoire du pays. Réaliste et symbolique, l'œuvre en devenir de Sheridan dessine également une triade, celle de la thématique constitu-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

tive du nœud œdipal. Avec passion, le père est partout nommé, tandis que la mère exige et inspire tantôt le sacrifice, tantôt la joie d'une vitalité rebelle.

Je me réjouissais à l'idée de voir un film intitulé **The boxer**. On pouvait supposer qu'il mettait en scène le corps à corps leste et implicite, aux résonances multiples, qui est «à l'affiche» depuis longtemps à l'écran. Par ailleurs, le sport me paraît rébarbatif à l'extrême, et je n'ai jamais assisté à un match réel. Tout en pensant aux réalisations de Vidor, Walsh, Rossen, Wise, Robson, Huston, Scorsese et Kitano, entre autres, j'appréhendais obscurément la reviviscence de souvenirs lointains. Natif de l'Ulster, mon père avait été dans sa jeunesse champion des poids plume de l'université de Queen's, à Belfast.

Or, dès le générique qui ouvre en plongée sur une cour de prison, on entend l'accent chantant du Nord. Un gardien s'adresse au poids plume solitaire qui s'entraîne ardemment : Danny Flynn. À Belfast, deux mythes sont entremêlés, l'aura de la boxe, et les ténèbres émanant du cœur de la lutte armée pour une patrie indivise.

En tant que dénonciation de l'intransigeance idéologique, **The Boxer** s'insère aussi dans l'intertextualité d'autres films irlandais sur le conflit politique en Irlande du Nord. On peut citer **Cal** (1983) de Pat O'Connor, ou **Nothing Personal** (1995) de Thaddeus O'Sullivan. Si, de part et d'autre, la primauté est donnée à la vie individuelle sur une toile de fond d'engagement collectif, la force de **The boxer** réside dans la manière dont le sort de l'un devient l'affaire de tous. Selon Sheridan, l'intérêt de la communauté consiste à mettre fin au cercle vicieux et sanglant des représailles, motivées très souvent par un désir de vengeance personnelle.

C'est à de telles réflexions que Danny se livre. Ex-membre de l'IRA, condamné à 14 ans de prison pour un attentat dont il n'était pas responsable, il a purgé sa peine en gardant le silence, mais en pre-

nant ses distances par rapport à l'organisation. Il regagne son quartier, sauve son ancien entraîneur du ruisseau, et remet sur pied le gymnase Holy Family, offrant aux jeunes de tout bord des activités autres que la drogue ou la guérilla. Il est accusé de trahison. La méfiance de ses « camarades » s'accroît lorsque Danny renoue avec sa fiancée d'autrefois, car, Maggie étant la fille du dirigeant de l'IRA et maintenant l'épouse d'un détenu patriote, elle doit être, telle Calpurnia, au-dessus de tout soupçon. Avec une cadence de plus en plus marquée, le conflit, situé donc à plusieurs niveaux, suit le cours d'enchaînements meurtriers. Le parti pris du metteur en scène est cependant le renversement de clichés topiques. Ainsi les «troubles» naissent-ils au sein même de l'IRA. Les tentatives de négociations entreprises par leur chef, écœuré à la vue de tant de sang versé, suscitent l'hostilité dans les rangs des «officiers». Traditionnellement orangiste, la devise «No Surrender!» (Nous ne nous rendrons pas !) devient tacitement un slogan nationaliste.

De même, en «jetant l'éponge» au sixième round d'un match qui se déroule dans un club privé de Londres, où l'âpreté au gain et le sadisme parmi les spectateurs huppés laissent entrevoir la barbarie de la civilisation, Danny refuse de se conformer au lieu commun de «champ». Il n'ira pas jusqu'au *knock-out*, n'arrachera pas la victoire à un adversaire (noir) au visage ensanglanté. Il préfère à la violence le chemin qui mènera peut-être à la paix, en tout cas à la liberté d'expression.

Iconographiquement, le film entier est scandé de clichés. Poésie rime avec ironie dans l'évocation, à travers le décor, d'une vieille culture. Drapeaux, tableaux et graffiti s'étalent sur les murs. Ici, un bénitier ; là, une harpe. Des photos de boxeurs, morts pour la patrie, doivent être sauvées de l'incendie. Quel est le regard jeté par James Connolly, le socialiste exécuté en 1916, sur les excès d'aujourd'hui ? La main rouge, blason du

clan des O'Neill, jadis princes de l'Ulster, est levée au nom de quel appel ? de quelle exhortation ? Au-dessus de la mêlée, l'hélicoptère de l'armée britannique plane. Pendant un éclair, les amoureux innocents s'évadent de la ville pluvieuse aux tons bistres et claustrophobes. L'œil du photographe Menges quitte les gros plans et les contre-champs dans un déictique de plongées sur les règlements de comptes.

Une scène de noces, faisant clairement allusion à **Breaking the Waves**, annonce le dilemme de la femme. Effectivement, Emily Watson doit assumer dans **The boxer** le rôle de l'épouse «fidèle à toute épreuve» ! Avec son visage angélique, sa bouche sensuelle, elle le fait à merveille, formant avec le beau ténébreux un couple attendrissant, mais en rompant avec le stéréotype qu'on essaie de lui imposer. Elle rejette en fait un double interdit, venant de chacun des parents. Le stoïcisme qui a caractérisé le comportement immolateur de sa mère défunte lui paraît stérile. Qui plus est, elle en dénonce, devant son père, l'hypocrisie : «Savais-tu ce que son sourire lui coûtait, chaque fois que tu quittais la maison, pour les besoins de la cause ?» lance-t-elle. «C'est parce qu'elle t'adorait comme un dieu qu'elle acceptait de souffrir ainsi.» Mais Maggie cédera-t-elle quand même aux exigences de son fils si exclusif ?

Peut-on reprocher au cinéaste le choix du happy end ? Le dénouement n'est-il pas un *deus ex machina*, littéralement ? Le père tout-puissant intervient... Après la nature tragique des péripéties, le spectateur croit-il à la résolution non ambiguë du conflit individuel ? Dans un cadre romantique, le scepticisme aussi existe.

Sheridan me répondrait sans doute que, face au fantasme idéalisé de l'indivision, de la réunification à tout prix, il fallait, une fois encore, un renversement de cliché, celui du sacrifice héroïque et ultime.

Ma tante, qui a vénéré mon père,

membre du Sinn Féin, député aux deux premiers Parlements de l'État libre et gréviste de la faim, me parle de ma grand-mère, dont je ne me souviens pas, en disant : «Oui, la cause. Eh bien, elle en est morte ma mère. La cause l'a tuée!»

Dans les films sur la boxe, la femme ne quitte pas le champion des yeux. En regardant **The boxer**, mes sentiments vont du côté de la femme.

Eithne O'Neill
Positif n°445 - mars 1998

A ceux qui ne seraient pas encore convaincus qu'un indémodable machisme anime toutes les organisations paramilitaires de la planète, **The boxer** apporte la preuve irlandaise: l'histoire stupéfiante, et peu connue, des femmes de prisonniers de l'IRA, placées sous surveillance affective et sexuelle afin que le moral des troupes ne sombre pas. En apparence, le film de Jim Sheridan raconte la vie d'un boxeur, Danny Flynn, qui sort de quatorze ans de prison pour un attentat qu'il n'avait pas commis, et qui va se battre pour la réconciliation des communautés catholique et protestante autour du ring. Mais, insidieusement, se glisse une toute autre histoire, sentimentale et infernale : celle que tentent de vivre, sous le regard hostile des extrémistes de l'IRA, Danny et Maggie, sa jeune compagne d'autrefois à qui il a permis, alors qu'il était en prison, d'épouser son meilleur copain. Aujourd'hui, celui-ci est à son tour derrière les barreaux, et ses camarades veillent à la vertu de sa femme... Dans la première partie de **The boxer**, assurément la meilleure, règne l'atmosphère crépusculaire des causes mortes, des vies ratées, des reconversions impossibles. On suit les premiers pas de Danny hors de prison, et ce retour à la liberté a un goût de cendre : son entraîneur a sombré dans l'alcoolisme, la vie

est toujours aussi moche, une explosion retentit, une de plus, une dernière, sans raison. Sheridan filme de loin, en silence, l'horreur d'une violence insensée puisque l'accord de paix est possible, auquel ne peuvent se résoudre les extrémistes de chaque camp.

The boxer est un film à la fois courageux et édifiant. Courageux parce que, sans épargner les Anglais - on voit un dirigeant historique de l'IRA dénoncer leur âpreté dans les négociations -, Sheridan ne craint pas de se mettre à dos une partie de la communauté catholique. Édifiant parce qu'il revendique sans honte son didactisme, sa «pédagogie de la paix», puisant dans la tradition du film social britannique. Cette recherche de l'efficacité a son revers : la caractérisation extrême des personnages, la linéarité un peu simpliste du récit et, surtout dans le dernier quart d'heure, un sentimentalisme exacerbé. Mais, ne serait-ce que pour la singularité de son intrigue sentimentale, bien servie par les excellents Daniel Day-Lewis et Emily Watson, **The boxer** est un film qui honore plutôt la cause qu'il défend.

Vincent Remy
Télérama n°2512 - 4 mars 1998

Quatorze ans après. Sortant de prison, l'ex-boxeur Danny Flynn revient dans son quartier dévasté de Belfast. Il y retrouve ses voisins, ses anciens compagnons de l'IRA et son ancienne fiancée Maggie, qui s'est mariée et dont le mari est en prison. Danny entreprend de remonter sur le ring. Entre lui et Maggie, rien n'a changé.

Tour de force

C'est peut-être la première fois qu'un film de boxe, par essence violent, milite aussi ouvertement contre la violence tout en prêchant pour une libération des femmes. Ça a l'air paradoxal, mais le

film tout entier repose sur les contradictions. Son propos est de résoudre les conflits, de concilier les inconciliables, bref, de rassembler. Les hommes et les femmes, les catholiques et les protestants, les Irlandais et les Anglais. Et conformément à la difficulté de la tâche, Jim Sheridan s'en acquitte en mêlant film de boxe et histoire d'amour, deux genres a priori antagonistes, ne serait-ce qu'en regard des publics auxquels ils s'adressent respectivement.

À la base de l'histoire d'amour, il y a un conflit classique: deux amoureux ne peuvent pas vivre l'un sans l'autre mais ne peuvent pas non plus vivre ensemble parce que les conventions sociales s'y opposent. Le contexte de la guerre civile irlandaise accentue le drame: pour n'avoir pas respecté les règles, les extrémistes catholiques se retrouvent enfermés dans une logique qui les oblige à observer des règles encore plus strictes. Danny Flynn, le boxeur interprété par Daniel Day-Lewis, décide de s'opposer à certaines de ces règles qui pénalisent toute la communauté et en particulier les femmes de prisonniers, obligées d'afficher une conduite irréprochable.

Danny Flynn est inspiré de Barry McGuigan, ancien champion de boxe et consultant sur le film. Il considérerait la boxe comme la seule façon acceptable de se battre, à condition qu'elle soit pratiquée selon les règles. De la même manière un peu naïve, Danny pense que sa conduite a valeur d'exemple pour ses compatriotes et de rédemption pour lui. En remontant sur le ring au lieu de s'exiler en Angleterre comme tout le monde le lui conseille, Danny condamne le terrorisme comme une forme de combat sans honneur dont les victimes sont avant tout des innocents.

Dans un registre âpre et sensible qui rappelle John Ford, Sheridan a développé un drame complexe. Ses acteurs sont tous excellents, notamment les deux interprètes principaux. Autant Danny (Daniel Day-Lewis) est secret et intro-

verti, autant Maggie (Emily Watson) est son contraire, généreuse et expansive. Dans leur situation, ils ne peuvent s'exprimer que sobrement- aussi bien dans leur langage verbal que gestuel. Ce qu'ils arrivent à faire passer est d'autant plus fort.

Gérard Delorme
Première n°252 - mars 1998

Propos du réalisateur

L'amour tient ici une place de choix, contrairement à ce qui se passe dans la plupart des films traitant de la boxe. Les femmes jouent un rôle essentiel dans le film. Solidaires des opprimés, elles soutiennent chaleureusement Danny, et se donnent à travers lui l'illusion de tenir tête à l'Angleterre, fût-ce le temps d'un match.

Mais les Irlandaises du Nord obéissent à un code très strict, qui pèse d'un poids considérable. Les prisonniers politiques pensent, en effet, que si leurs épouses les trompent, le moral des troupes et l'esprit de lutte s'effondreront. Ces femmes sont donc étroitement surveillées, sévèrement jugées et censurées, et n'ont pas la moindre vie privée.

The boxer traite, à bien des égards, de l'émergence des femmes et des valeurs féminines dans la société irlandaise.(...) Je vois tant de films préparés dans les moindres détails et qui ne fonctionnent pas à l'arrivée! C'est lorsque la fiction s'éloigne des codes rigides du spectacle, colle au réel et s'approche le plus du documentaire, que les choses commencent à bouger. (...) Je pense qu'une interprétation forte s'appuie sur un script fort. C'est pourquoi mes échanges avec les comédiens ont toujours été plus riches et plus intenses quand ceux-ci devaient se battre pour leurs personnages. (...)

Dossier distributeur

Le réalisateur

Jim Sheridan, qui signe ici son quatrième long-métrage après **My left foot**, **The field** et **Au nom du père**, est né dans un quartier populaire de Dublin. A seize ans, il commence à jouer dans une petite troupe de théâtre fondée par son père, ouvrier des Chemins de fer. Après des études d'anglais et de philosophie à l'University College de Dublin, il crée la Children's T. Company, sous l'égide duquel il montrera de nombreux spectacles classiques dans les écoles communales.

De 1976 à 1980, Jim Sheridan assure la direction artistique du Projects Art Centre de Dublin, qui deviendra le principal centre de création théâtrale de la ville. Il se fixe ensuite à New York, où il dirige de 1982 à 1987 l'Irish Arts Center, troupe théâtrale spécialisée dans le répertoire irlandais classique et contemporain.

Au cours de son séjour à New York, un producteur de théâtre de Dublin, Noel Pearson, lui propose de porter à l'écran la vie de l'artiste et écrivain Christy Brown. Sorti en 1989, **My left foot** est cité à l'Oscar du meilleur film, de la meilleure mise en scène et du meilleur scénario. Daniel Day-Lewis et sa partenaire, Brenda Fricker, y obtiennent respectivement l'Oscar du meilleur acteur et du meilleur second rôle féminin. Le film remportera aussi le David di Donatello 1990.

L'année suivante, Jim Sheridan refait équipe avec Pearson pour réaliser **The field**, adaptation d'un classique du théâtre irlandais où Richard Harris remporte une citation à l'Oscar du meilleur acteur. Il écrit ensuite le scénario du film de Mike Newell **Into the west (Le cheval venu de la mer)**, dont Gabriel Byrne et Ellen Barkin tiennent la vedette.

En 1993, Sheridan signe **Au nom du père**, dont il est également producteur et co-scénariste. Inspiré du scandaleux

procès des "quatre Guildford", qui aboutit à la condamnation de Gerry Conlon et ses compagnons à quatorze années de prison, le film recueille sept citations à l'Oscar: meilleur scénario, meilleur réalisateur, meilleur film (Sheridan), meilleur actrice secondaire (Emma Thompson), meilleur acteur secondaire (Pete Postlethwaite) et meilleur montage (Gerry Hambling). Il remportera aussi l'Ours d'Or et le Prix du public au Festival de Berlin 1994 et le David di Donatello.

En 1996, Jim Sheridan coproduit et corédirige **Some mother's son**, premier long métrage du scénariste Terry George, qui vaudra à celui-ci le prix du meilleur jeune réalisateur européen. Jim Sheridan a écrit en outre plusieurs pièces, dont *Mobile homes* et *Spike, in the first world war*, pour laquelle il obtint le Fringe First Award au Festival d'Edimbourg.

Dossier distributeur

Filmographie

My left foot	1989
The field	1991
Au nom du père	1993
The boxer	1998

Documents disponibles au France

Dossier distributeur
Libération - 11 mars 1998
La Gazette Utopia n°198